

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lettre ouverte à Madame Ghila B. Sroka

Brigitte Purkhardt

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Purkhardt, B. (1997). Lettre ouverte à Madame Ghila B. Sroka. *Lettres québécoises*, (87), 59–59.

Lettre ouverte à Madame Ghila B. Sroka

DEPUIS PLUSIEURS SEMAINES, je rumine le malaise engendré par ma lecture de votre critique de la conférence que Monique LaRue a présentée au Centre d'études québécoises de l'Université Laval (CÉTUQ), intitulée *L'arpenteur et le navigateur*, publiée, par la suite, aux Éditions Fides. Votre article, dont le titre « De LaRue à la poubelle » souligne le ton méprisant, m'a paru absolument odieux ! Quant à votre « sobriquet » de *Métèque pure soie*, il témoigne quelque peu du type de considération que vous accordez aux *Indigènes pure laine* des lettres québécoises... Moi, qui appartiens plutôt au camp des « métèques », j'en suis gênée. Et je me réjouis que des personnalités dignes de confiance du milieu littéraire et culturel d'ici aient dénoncé et démontré l'aspect fallacieux de votre discours qui fait de Monique LaRue une xénophobe interdisant aux auteurs immigrants toute possibilité d'intégration à une littérature dite québécoise, alors que c'est précisément le contraire qui ressort au terme de son texte construit avec la rigueur d'un véritable dialogue platonicien. D'où la pertinence discursive de cet ami écrivain dont l'auteur de *La démarche du crabe* rapporte les paroles pour les soumettre à l'examen, à l'interrogation, à la discussion, au doute, à la réfutation, jusqu'à ce que l'attitude mentale négative du point de départ aboutisse à une détermination positive. Socrate exerçait de la sorte la maïeutique...

Cela dit, je ne reprendrai pas dans cette lettre les arguments déjà formulés par Jeanne Demers, Pascale Navarro, Réginald Martel ou Robert Saletti, pour ne citer que ceux-là : ils ont très bien atteint leur cible et je les endosse dans leur globalité. Une partie de mon malaise, celui de l'intellectuelle que je suis, s'est ainsi dissipée grâce à eux « par procuration ». Pourtant, le malaise de l'auteure d'origine étrangère¹ que je suis d'autre part, lui, persiste. Car, si vous reprochez à Monique LaRue de se cacher derrière un « il » désignant un ami écrivain, vous prenez allègrement la tête de file d'un « nous » pointant les auteurs nés ailleurs. Or, je n'ai vraiment pas besoin d'une telle porte-parole ! Permettez-moi de vous en livrer les raisons.

Primo, je partage tout à fait votre désir de « célébrer la différence ». Encore faudrait-il que cette célébration ne soit pas univoque. Encore faudrait-il que l'arpenteur et le navigateur veuillent comprendre et accepter leurs valeurs réciproques dans un climat de curiosité, de respect et de complexité. Ce à quoi vous semblez résister. Vous réclamez la reconnaissance d'un Québec pluriel en marche vers l'avenir, mais vous dénigrez ce Québec singulier qui hésite à balayer d'un coup sec son passé. Cela m'étonne de vous qui appartenez à un peuple courageux ayant toujours su conjuguer avec succès les fonctions d'arpenteur et de navigateur. D'un peuple se voulant fidèle à la fois à la tradition et au renouveau. À Abraham et à Prométhée. Toute société devrait être apte à réussir pareil exploit ! À condition que ses membres soient capables d'empathie les uns à l'égard des autres. Ce qui vous manque, hélas ! Sinon, vous n'auriez pas adressé aux Québécois de souche — qu'ils soient fédéralistes ou souverainistes — des propos aussi insultants. En quels termes parlez-vous des intellectuels porteurs d'une trop grande couleur locale ? Ils sont des « nationaux », des « plumitifs », des représentants d'une « intelligentsia scribouillarde » à la « verve haineuse ». À quoi réduisez-vous la spécificité québécoise ? À de « la poutine dans l'âme ». Quant à la littérature québécoise, elle n'existe tout simplement pas. Qu'elle se contente d'en être une « d'expression française » et qu'elle n'aspire surtout pas à un statut national puisque les Québécois n'ont pas de nation ! Vous ne devez pas priser davantage le concept de société distincte, je suppose... Comment pouvez-vous faire l'éloge de Gaston Miron et vous montrer aussi insensible à la « Terre de Québec », à la « Mère Courage » qu'il a chantée, ainsi qu'aux « sables mouvants des détreuses grégaires » dans lesquels pataugent ses enfants ?

Secundo, si je revendique de concert avec vous l'expression de la différence et les droits de l'autre, je me méfie de votre vision paranoïaque du multiculturalisme que menace le moindre questionnement identitaire. En fait, tous les auteurs immigrants ne défendent pas sans restriction votre philosophie de l'arc-en-ciel. Si Marco Micone souhaite un multiculturalisme institutionnalisé, Gérard Étienne en récuse les soi-disant bienfaits. Les opinions sur le sujet demeurent partagées, voire nuancées. Car le problème s'avère complexe. À l'égal de celui de l'identité qui vous hérisse tant ! Et c'est cela que je vous reproche le plus : d'avoir fustigé Monique LaRue pour s'être posé une question des plus légitimes, celle-la même que votre communauté n'a cessé de soulever tout au long de son histoire, à savoir : quel rôle attribuer au *soi* à travers ses accointances avec l'*autre* ? C'est le genre de question que le merveilleux Isaac Bashevis Singer n'a jamais éludée. « J'existais à plusieurs niveaux, écrit-il dans *Un jeune homme à la recherche de l'amour*. J'étais un élève du heder et pourtant je sondais les questions éternelles. » Il raconte encore dans ce récit que sa stricte formation hassidique ne l'a pas empêché, malgré la culpabilité, d'apprendre les langues païennes défendues, de dévorer les livres hérétiques interdits, de frayer avec des *goïm*. Et s'il est devenu le grand auteur yiddish que l'on sait, c'est pour avoir choisi de s'exprimer dans la langue du *soi* avec, au fond de l'âme, les clameurs de la voix de l'*autre*. Ainsi l'arpenteur a-t-il intérêt à prendre le large à la conquête de l'horizon, tout comme le navigateur ne devrait pas craindre de regagner la terre ferme pour y laisser son empreinte. Ils sont complémentaires, voire nécessaires l'un à l'autre, et à la limite, interchangeables à l'infini.

Cette dimension mouvante, dialectique de la formation d'une identité, Monique LaRue l'a très bien exposée dans sa conférence. Elle dit, en effet, que

l'identité est une donnée de la conscience et qu'une conscience c'est du temps et que le temps est mobile. Une mémoire et une anticipation se chevauchent, se disputent et s'arrachent le présent. (p. 33)

Ce mouvement me rappelle le processus d'acculturation que les ethnologues opposent à l'assimilation. Par exemple, Arnold Van Gennep décrypte dans la formation des légendes trois phases. D'abord, une phase traditionnelle qui comprend le légendaire implanté dans une collectivité. Puis, une phase profane au cours de laquelle le matériau indigène se mesure à des influences étrangères. Enfin, une phase nouvelle, berceau d'un produit hybride qui, à son tour, se « traditionalisera » avant que ne s'enclenche le cycle des mutations successives.

Il en va de même de l'identité, madame Sroka. Nous vivons en ce moment cette phase profane qui plonge dans son creuset arpenteurs et navigateurs. Laissez-la suivre son cours en paix et à son propre rythme. Laissez-les négocier leurs échanges et ajuster leurs rapports au gré de leurs croyances. Laissez-les apprivoiser ce qui les sépare et exploiter ce qui les unit. En d'autres mots, laissez-les inventer des solutions à ce que Monique LaRue appelle le simple « problème du comment vivre ensemble qui se pose à une autre échelle à notre société » (p. 28). Et à l'avenir, réservez donc la poubelle aux préjugés au lieu de les destiner au recyclage.

Brigitte Purkhardt

1. La signataire de la présente lettre est née en Pologne. Elle est professeure de littérature au collège Édouard-Montpetit. Elle est en outre critique de théâtre (prix Jean-Béraud 1992) et l'auteur de *La chasse-galerie, de la légende au mythe* (XYZ éditeur) ainsi que d'un roman publié récemment aux Éditions Québec/Amérique, *Lovendrinc*.

HUMEUR
Brigitte Purkhardt



Monique LaRue
L'arpenteur
et le navigateur



Brigitte Purkhardt